

REVUE DE LA FFCV



Les humbles magnifiques de Nicolas Paban

L'UMCV mise sur l'éducation populaire

Rencontre avec Yves Lavandier

Patrimoine et cinéma expérimental : le projet Cinémix

Le Service de la Recherche de l'ORTF

Soulac-sur-Mer : on prépare la 79^e

Rendre le cinéma et le documentaire accessibles à toutes et tous

JUIN 2019

Mensuel # 125

FEDERATION FRANCAISE DE CINEMA ET VIDEO

Les humbles magnifiques de Nicolas Paban



Monique Deshors et Thomas Garbo dans *Un moment de faiblesse*.

C'est une petite consécration qu'a vécu Nicolas Paban au dernier festival du court-métrage de Cabestany. Son dernier film *Un moment de faiblesse* y a obtenu le Grand Prix toutes catégories, résultat rarissime pour un film de la catégorie amateur. Salué unanimement par le jury comme par le public, ce bijou d'humanité et de tendresse se révèle comme une œuvre de maturité de son auteur.

Entouré d'une petite équipe fidèle, voilà depuis dix ans qu'il invente pour ses films des personnages loufoques, lunaires, felliniens parfois, borderline souvent, mais toujours profondément humains. Loin des effets d'esbroufe comme des vains exercices de style, c'est la noblesse d'un certain cinéma artisanal que le cinéaste toulonnais met à l'honneur. L'Écran ne pouvait pas ne pas rencontrer cet auteur majeur de l'autoproduction.

L'Écran de la FFCV ►► Votre dernier film *Un moment de faiblesse* raconte l'histoire d'un homme simple qui invite une vieille femme SDF à prendre un repas chaud chez lui, un soir de Noël. Les intentions (celles du personnage, comme sans doute aussi les vôtres en tant que réalisateur) sont généreuses, et vous parvenez jusqu'au bout à éviter les facilités et la mièvrerie. La force du récit tient surtout à nous faire interroger sur les limites de cette forme de générosité. Car après le gîte et

le couvert, suivis d'une virée à la mer que l'homme propose à la SDF, on se demande comment ce "moment de faiblesse" – de pure générosité, en fait – va se terminer. Vous laissez durant tout le film toutes sortes d'options ouvertes : les motivations de l'homme restent obscures, les réactions de la SDF imprévisibles, surtout au moment où elle semble s'incruster chez l'homme. L'amitié qui semble se nouer entre eux ouvre encore d'autres options possibles. La fin que vous proposez semble parmi celles



Nicolas Paban filme Monique Deshors pour *Un moment de faiblesse*.

les moins cruelles et les plus réalistes, en tout cas. Ce film est-il pour vous un (superbe) exercice de mise en scène, ou une histoire sur un thème qui vous est cher, qu'on peut aussi voir comme un fantasme de bonne action ?

Nicolas Paban ►► Un peu tout cela à la fois... Accueillir un(e) SDF chez soi, alors qu'il fait froid dehors est un acte de générosité qui me paraît tellement évident. Et pourtant... je ne me suis jamais senti de passer à l'action, en partie par crainte de ne pas pouvoir en assumer toutes les conséquences. Je voulais aborder ce sujet dans un film, sans savoir comment, et ce vague projet est longtemps resté enfoui dans un coin de ma tête. Entre-temps, j'ai vu beaucoup de « films sociaux » en festival. Et, si le genre ne me plaît pas vraiment, j'ai eu envie de m'essayer à ce cinéma, sans doute par défi personnel. Au début des vacances

de Noël 2017 se dessine la trame d'une histoire dans mon esprit, et je décide aussitôt de lancer le tournage de *Un moment de faiblesse*. J'avais compris que n'ayant jamais moi-même pris l'initiative d'accueillir un(e) SDF, je me devais de traiter le sujet avec humilité, donc avec simplicité et réalisme. Ceci m'a aidé à minimiser les écueils propres à ce genre de cinéma : le moralisme, la condescendance et la manipulation de grosses ficelles destinées à tirer les larmes du spectateur.

J'ai contacté deux amis : Monique Deshors et Thomas Garbo que je pressentais pour les rôles principaux. Autour d'un café, nous avons débattu des motivations de leurs personnages respectifs, de leur caractère, leur vécu. Nous avons convenu qu'il était important de définir tout cela, mais qu'il ne serait pas nécessaire de tout montrer à l'écran. Nous ne voulions pas nous perdre dans des explications, mais rendre compte d'une tranche de deux vies, presque de manière documentaire.

Puis, après une période de doute d'un jour ou deux pendant laquelle j'ai failli tout annuler, nous avons commencé à tourner sans aucune autre forme de préparation. Nous avons assumé le choix de la simplicité jusqu'au bout. Même techniquement : il n'y avait personne d'autre que moi derrière la caméra. Du coup, le tournage s'est avéré être plutôt aisé : les personnages vivaient d'eux mêmes, et je n'avais qu'à les filmer dans des décors naturels, avec des lumières naturelles. Pas d'univers particulier à créer, pas de recherche esthétique à élaborer, pas (ou peu) d'effets de mise en scène. Je les filmais simplement. A la fin de nos vacances, le film était dans la boîte.

L'Écran de la FFCV ►► Thomas Garbo et Monique Deshors sont remarquables de justesse et de sobriété dans l'interprétation de leur rôle. Une belle complicité semble les lier au-delà de leur jeu,



Nicolas Paban acteur, avec Monique Deshors dans *Josie*.



Katia Polles et Jean-Marc Lauze dans *Ma nouvelle robe*.

et qui semble vous inclure vous-mêmes, par votre façon de les filmer, à la fois proche et pudique. Ces deux comédiens apparaissent déjà dans plusieurs de vos films précédents. D'autres collaborations sont régulières, comme celles de Katia Polles, ou Dominique Arquin derrière la caméra ou Nicolas Pignerol à la musique. On a le sentiment que vous formez une bande de copains qui prenez beaucoup de plaisir à tourner ensemble, tout en plaçant très haut votre niveau d'exigence dans le travail. Vous connaissez-vous depuis longtemps ? Peut-on parler d'un travail d'écriture élaboré en commun, en particulier sur *Un moment de faiblesse* ?

Nicolas Paban ►► L'écriture, oui, elle est souvent commune. Dans le cas de *Un moment de faiblesse*, les comédiens ont carrément improvisé des scènes entières. Qu'est ce que l'improvisation, si ce n'est de l'écriture spontanée ? Mes idées viennent de l'observation et de l'écoute des autres et de moi-même. De plus, je suis très à l'affût des propositions et avis que l'on peut me faire à tous les stades de l'écriture du film (scénario, tournage, montage). D'après moi, le scénariste / réalisateur que je suis se doit d'être un gentil dictateur à qui revient chaque décision finale concernant le film, mais finalement je ne suis qu'un filtre qui restitue les idées, les énergies, et les talents de mon équipe et de mon époque. Je ne minimise pas mon rôle pour autant, car c'est par le réalisateur que se fait la cohérence du film. Quand j'ai un projet de film en tête, j'ai une sensation personnelle très précise, un ton, une « couleur », et que je ne peux restituer qu'en réalisant ce film.

Tous mes collaborateurs (comédiens, musique, technique) sont avant tout des amis, de plus ou moins longue date. Puisqu'il s'agit de travailler gratuitement, je ne peux le demander qu'à des amis ! Pour la grande majorité d'entre eux, ils n'ont pas de profession dans le milieu artistique, et je ne m'explique pas que tous s'avèrent si talentueux (ou au minimum « efficaces »). Les mots « exigence » et « plaisir » réunis sont peut-être le secret...

Aussi, je trouve primordial de m'adapter aux situations et à l'humain. Je ne force pas le film à devenir absolument ce que je

veux, je préfère tendre vers une certaine justesse collective : construire le film ensemble, en fonction de nos affinités, de nos capacités personnelles et de nos possibilités du moment.

L'Ecran de la FFCV ►► Vous avez 40 ans et situez le début de votre filmographie il y a dix ans. L'écriture et la réalisation de films sont-elles une vocation tardive ? Le difficile rôle que vous vous êtes attribué dans *Josie* (déjà avec Monique Dehors) laisse supposer que vous avez une formation de comédien. Comment et avec quelles motivations êtes-vous arrivés au cinéma ?

Nicolas Paban ►► Oui, j'ai bientôt 42 ans, pour être précis. Pour « gagner » ma vie, j'ai été mécanicien, et j'exerce aujourd'hui le métier de pyrotechnicien, mais ma vocation profonde de cinéaste date de toujours. Aussi loin que je me souviens, je voulais faire du cinéma. Je garde un souvenir ému de mes parents m'offrant un caméscope mini VHS pour m'encourager à réaliser mon rêve alors que je n'étais qu'un gamin. Ça coûtait cher à l'époque, un caméscope ! Je n'en ai pas fait grand chose si ce n'est de filmer mon chien Patapon, un teckel marron.

J'imaginai des scénarios, parfois même je les écrivais. Mais je me sentais freiné par la méconnaissance technique et surtout par l'ambition de bien faire ; cette trop grande ambition est, je pense, l'ennemi numéro 1 de tout cinéaste amateur. Sans doute manquais-je aussi de confiance en moi, il faut une sacrée





Le doute de Madame Monica, ou le monde cruel et grotesque de l'entreprise.

confiance en soi pour embarquer ses potes dans une aventure cinématographique ! Ou alors il faut savoir prendre le risque de se planter, ce qui n'est pas flatteur pour l'ego. Et puis un jour, j'ai eu comme un déclic : soit je prend le risque de faire mal, sois je ne ferai jamais rien.

Comme prévu, mes premiers films étaient techniquement médiocres, mais petit à petit, de film en film, j'ai appris de mes erreurs, je me suis amélioré, et ça continue encore aujourd'hui. J'adore cette idée d'apprendre en faisant. Le cinéma est un art de terrain et d'action. La théorie a aussi son importance, et il me plaît d'aller l'apprendre en discutant avec des pros, ou en la lisant dans des livres ou sur internet.

Entre-temps, j'ai suivi des ateliers et fait partie d'une troupe de théâtre dirigée par Jean-Marc Lauze, le comédien de *Ma nouvelle robe*. C'est dans ce cadre que j'ai effectué ma formation d'acteur, mais probablement aussi celle de directeur d'acteur et de metteur en scène. Il m'a appris qu'en matière de création, il s'agit de savoir être libre, sans chercher à plaire au public, en étant sincère avec soi-même. Ce n'est pas toujours facile de garder cette ligne de conduite !

J'aime jouer, et j'aime réaliser. J'ai pu faire les deux à la fois dans *Josie*, grâce à la précieuse assistance de David Viellefon qui a assuré les prises de vue. J'ai pris un immense plaisir à interpréter ce personnage, et je me suis effectivement lancé les défis les plus difficiles... J'aimerais également jouer dans des productions autres que les miennes, mais les rôles sont rares, il faut prendre le temps de courir après. Et ils ne sont malheureusement pas toujours très intéressants.

L'Écran de la FFCV ►► Vous semblez produire vos films de façon très artisanale, avec une équipe et des moyens très réduits. Est-ce un choix délibéré qui peut préserver la singularité de votre univers, ou bien souhaitez-vous vous diriger vers des productions plus ambitieuses, voire vers un long-métrage ? L'association "Faisons-nous des films" que vous avez créée a-t-elle pour objectif d'évoluer vers un statut plus professionnel ?

Nicolas Paban ►► L'autoproduction a très clairement beaucoup d'avantages. Elle permet une grande liberté, la possibilité de tourner vite, quand on en a envie. Elle permet également toutes formes d'expérimentation et de « prise de risques ». Pour chacun de mes films, je dis à l'équipe : « *on fait, on tente, si ça marche, on aura un film, si ça ne marche pas, tant pis, on se sera bien amusés* ». Je ne pourrais pas tenir ce discours sur un projet à 100 000 euros.

Cela dit, je n'exclus pas de diriger un jour un projet financièrement ambitieux. J'adorerais avoir une équipe technique complète et professionnelle. Et pourquoi pas réaliser un long-métrage, j'ai d'ailleurs un début de projet... Mais il faudra que ça se passe

simplement et pour cela, je m'en remets à mes films et aux rencontres qu'ils me permettent de faire. Je n'ai pas le caractère à frapper aux portes pour me vendre. Cela dit, peut-être que je m'y mettrai un jour, si mon désir d'être produit prend de l'ampleur, je ne me fixe aucune limite.

L'association « Faisons-nous des films » a essentiellement deux buts : mettre en contact les gens de la région (le Var) qui souhaitent participer à des aventures cinématographiques. Elle l'a fait via des newsletters, puis un groupe Facebook et probablement prochainement via des rencontres autour de projections. L'autre but était de me permettre de monter des dossiers de demandes de subventions pour produire des films. Mais jusqu'à présent, je m'épanouis plus à créer des films, plutôt qu'à rédiger ce genre de dossiers...

L'Écran de la FFCV ►► Vous avez une façon à la fois délicate et charnelle de filmer, de mettre en scène tous ces personnages souvent solitaires et en mal de tendresse. Trop fantasques ou trop effacés dans un monde cruel, ces personnages ne sont pourtant jamais ridicules ou pathétiques. Vos comédies douces-amères prennent soin de toujours leur faire garder leur dignité. C'est uniquement dans *Le doute de Madame Monica* que l'on rencontre un personnage viscéralement méchant. Ce personnage de femme carriériste et cynique nous raconte qu'une seule fois dans sa vie, elle a connu un "moment de faiblesse", à savoir le doute, face à la mort, au moment d'un duel surréaliste, façon *Barry Lyndon*, avec une collègue rivale. Ce film est le seul parmi tous à faire voir la cruauté des relations dans l'entreprise. Y a-t-il un lien avec ce que vous avez peut-être vécu ? La force d'évocation est d'autant plus troublante que c'est vous-mêmes – une voix masculine, donc – qui vous faites le narrateur de la terrifiante Madame Monica.

Nicolas Paban ►► J'ai eu très envie de réaliser une scène de duel après avoir vu, effectivement, *Barry Lyndon* au cinéma. Parallèlement, une amie était en train de subir un harcèlement moral dans le cadre de son travail, ce qui me touchait beaucoup.

J'ai laissé infuser ces deux éléments dans mon esprit, j'ai fait confiance aux idées les plus débridées qui venaient à moi en évitant de les juger, et un soir, j'ai écrit le scénario *Le doute de Madame Monica* d'un seul trait. Ça a été pour moi un véritable acte de liberté. Ça fait du bien d'écrire un personnage méchant ! J'ai choisi de donner une voix intérieure masculine (en l'occurrence la mienne) à Madame Monica, car je ne voulais pas concéder à un seul personnage féminin le poids des odieux caractères humains qui sont, entre autres, l'appétence du pouvoir et l'hypocrisie. Le personnage est une femme, mais son esprit est masculin. Pour moi, Madame Monica a un côté universel, je pense qu'elle est en nous tous, il n'y a qu'à constater l'état de notre monde. Charge à chacun de ne pas la laisser faire trop de dégâts.

L'Écran de la FFCV ►► *La chance de vivre un jour de plus se démarque radicalement de votre univers habituel, sans doute parce qu'il est co-écrit avec l'artiste plasticienne Virginie Laroque. C'est une adaptation d'un roman de Paul Auster, *Le voyage d'Anna Blume*. Pourtant, l'actrice de vos comédies ultérieures Katia Polles y fait son apparition, alors que Virginie Laroque apparaissait dans le loufoque *Le doute de Madame Monica*. Avec au moins deux collaboratrices, vous nous faites passer d'un univers proche d'Emmanuel Mouret à celui qui évoquerait *Stalker* de Tarkovski ou les films de Philippe Grandrieux !*

Pouvez-vous nous éclairer davantage sur vos motivations à réaliser ce très captivant et sombre film expérimental ?

Nicolas Paban ►► Virginie est une amie. Elle préparait un travail plastique – magnifique – autour du roman de Paul Auster. Un jour, elle me dit qu'elle aimerait que nous co-réalisions une suite directe de ce roman ; elle avait obtenu l'autorisation de l'auteur. J'avoue que je n'étais pas très sensible à l'œuvre littéraire *Le voyage d'Anna Blume*, mais je suis du genre à aimer relever ce genre de défis. De plus, j'étais enthousiaste à l'idée de travailler avec Virginie, de me laisser entraîner par son énergie et son imagination. J'apporterais ma patte en matière d'approche cinématographique et de mise en scène, et Virginie la sienne en matière de création d'univers, de poésie et d'esthétisme.

Nous avons passé des dizaines d'heures au téléphone, à discuter d'un scénario commun. Je tenais à ce que le film puisse être vu et compris indépendamment du roman de Paul Auster. J'étais sans cesse insatisfait, et quelle que soit la forme que prenait le scénario, je n'arrivais pas à y trouver de sens, ni universel, ni personnel. Je remettais sans cesse en doute ce que nous avions décidé précédemment. Ça a duré des mois, Virginie a fait preuve d'une grande patience et d'une ouverture d'esprit impressionnante. J'avais l'impression que pour elle, l'important était de donner vie à ces personnages, sa démarche était



Une esthétique très singulière pour *La chance de vivre un jour de plus*.



Nicolas Paban (à la caméra)
avec Virginie Laroque.

plus expérimentale et poétique que la mienne, elle trouvait du sens aux choses alors que de mon côté, je n'y parvenais pas.

Le roman de Paul Auster se termine alors qu'Anna Blume et ses amis s'apprentent à s'échapper « de cette ville de laquelle on ne part pas ». Nous avons convenu de l'étrange façon qui les mènerait à leur réussite. Mais nous ne savions pas ce qu'il se passerait ensuite. Qu'y avait-il donc au delà de cette ville ? Qu'allait-il arriver à ces personnages ? Je pensais que nous ne terminerions jamais ce film, je m'en étais fait une

raison. Finalement, la réponse est venue d'elle-même, presque sur un malentendu. Chose surprenante, nous avons déjà les images de cette fin, un ami de Virginie les avait – superbement – filmées, sans but, lors de l'unique journée de tournage. Depuis, à chaque fois que je revois ce court-métrage, je redécouvre à quel point il me plaît !

L'Ecran de la FFCV ►► Votre association "Faisons-nous des films" n'est pas affiliée à la FFCV. Avez-vous déjà entendu parler de la FFCV, et notamment de l'UMCV ?
Qu'attendriez-vous, en tant que cinéaste, d'une fédération de clubs de cinéma autoproduit ?

Nicolas Paban ►► Je n'imaginai pas, avant de lire votre question, qu'il existait une telle fédération ! Il est indéniable que la création d'un film ne peut pas se faire sans personnes réellement investies ; elle nécessite du matériel et certaines connaissances. De plus, un film n'existe pas s'il n'est pas projeté devant un public. Un seul club isolé peut nous éclairer sur certains de ces points là. Et encore faut-il savoir qu'il existe un club à côté de chez soi.

Idéalement, j'attendrais d'une fédération qu'elle répertorie tous les clubs et associations en relation avec le cinéma autoproduit, qu'elle mutualise les connaissances techniques, légales et administratives, et pourquoi pas les possibilités de location ou achats de matériel, enfin, qu'elle aide à la mise en relation des personnes en fonction de leur domaines et de leurs attentes (sachant que notre éloignement géographique à tous restera un problème difficile à résoudre) Il est vrai que pour un cinéaste amateur que je suis, l'isolement est vécu comme un frein. C'est en nous aidant à sortir de notre isolement qu'une telle fédération peut nous aider. Je constate qu'elle le fait déjà, ne serait-ce que via ce magazine *L'Ecran de la FFCV* que je découvre avec beaucoup d'enthousiasme !

Propos recueillis par Charles Ritter

► Le site de Nicolas Paban : <http://nicolas.paban.free.fr>



Retour à une mosaïque de personnages felliniens pour le dernier film à l'humour caustique : *Trempez-là dans l'huile*.